

## Tournures et contractions

Dans le parler courant, les Québécois s'expriment des tournures et des contractions de mots qui surprennent. Ainsi, ces tendances à faire disparaître quelques particules ou à emboutir les mots dans les autres sont sans doute des aspects marqués de la manière de parler québécoise. Bien entendu, ces usages sont souvent critiqués. Voici quelques exemples typiques.

### Articles supprimés

Habitude de supprimer l'article dans certaines expressions courantes :

À *prochaine!* (À la prochaine!)

Autres exemples : *Il est entré dans maison. Cet animal habite dans jungle. Dans vie, il faut s'attendre à tout. Il s'est rendu jusqu'à fin du trajet. On en retrouve à grandeur du pays. À place de Fernand, je n'irais pas.*

### Compression, déformation, escamotage...

Dans la langue orale, certains mots courants sont comprimés, modifiés, escamotés. À vous de juger :

*Chu content.* (Je suis content.)

*Ch't'en vacances!* (Je suis en vacances.)

*J'a mémoire courte.* (J'ai la mémoire courte.)

*J'y ai dît souvent.* (Je lui ai souvent dit.)

*J'me sus mis à lire.* (Je me suis mis à lire.)

*M'a t'dire une chose.* (Je vais te dire une chose.)

*J'vas être absent.* (Je vais être absent.)

*Est habile.* (Elle est habile.)

*A va s'en aller si t'a r'gardes trop.* (Elle va s'en aller si tu la regardes trop.)

*Me semble qu'i'é parti.* (Il me semble qu'il est parti.)

*Y'en a pas deux pareils.* (Il n'y en a pas deux pareils.)

*Faut l'faire comme faut.* (Il faut le faire comme faut.)

*Quand était jeune, avait peur.* (Quand elle était jeune, elle avait peur.)

*C't'une belle fille.* (C'est une belle fille.)

*Y ont trouvé la solution.* (Ils ont trouvé la solution.)

*Pousse-lé pas comme ça.* (Ne le pousse pas comme ça.)

*Fais-moi-z-en pas manger.* (Ne m'en fais pas manger.)

*Je veux avoir elle.* (... celle-ci.)

*Prends ce chemin, je vais prendre lui à droit.* (... celui qui est à droite.)

*C'est ben correct.* (Bien.)

*Mets ça su'l' buffet.* (Sur le.)

*La troupe de folklore arrive su'a scène.* (Sur la.)

*J'aime pas me faire marcher su'é pieds.* (Sur les pieds.)

*T'as pas besoin de grimper din rideaux.* (Dans les rideaux.)

*Es-tu capable d'é tenir?* (De les.)

*Il devrait revenir a'éc elle.* (Avec elle.)

*Veux-tu j'conduise?* (Veux-tu que je conduise?)

*J'ai toujours aimé c'te pantalon-là.* (Ce...)

*Ils ont donné leu' chemise.* («Leu'», qui rime avec «bleu».)

*Elle est brillante dans tou'é sens du mot.* (... toutes les...)

*C'est queuqu'un que je connais.* (... quelqu'un.)

*Je le cherche. L'as-tu vu queuqu'part?* (quelque part.)

*À toué fois qu'a vient, la chicane pogne.* (toutes les fois qu'elle...)

*C'est pas tà faitt' parfait!* (... pas tout à fait...)

*J'aimerais que tu viennes tusuite.* (... tout à la suite.)

*J'irai avec toi, t'à l'heure.* (... tout à l'heure.)

*C'est ben qu'trop dur.* (... bien trop dur.)

*On est têt' ben arrivés trop vite.* (... peut-être trop vite...)

*Un m'ment 'nné, j'en ai eu assez!* (À un moment donné...)

*Tends ti peu, j'arrive.* (Attends un petit peu...)

### ons

*Su-ti correct là?* (Suis-je correct?)

*F'as-tu bien saisi?* (As-tu bien saisi?)

*Ça vous fait-tu plaisir?* (Est-ce que ça vous fait plaisir?)

*Y a-tu exagéré?* (A-t-il exagéré?)

*Je l'savais-tu, moé?* (Comment pouvais-je savoir?)

*Qu'ess-tu veux encore?* (Qu'est-ce que tu veux encore?)

*Qu'ossé qu'y a qui va pas?* (Qu'est-ce qui ne va pas?)

*Qu'ossé ça prend pour y arriver?* (Qu'est-ce que ça prend...)

*Sais-tu oùssé qu'y s'en va?* (... où il s'en va?)

*Les syndicats, qu'ossa donne?* (Les syndicats, qu'est-ce que ça donne?)

*C'est qui qui a fait ça?* (Qui a fait ça?)

### Tournures à l'anglaise

*Les cours que j'étais bon dedans.* (Les cours dans lesquels j'étais bon.)

*Les ressources que les jeunes peuvent compter dessus.* (Les ressources sur lesquelles les jeunes peuvent compter.)

*La fille que je sors avec.* (La fille avec qui je sors.)

### Conjugaisons singulières

#### AU CONDITIONNEL

*Il serait capable s'il voudrait.* (... s'il voulait.)

*Si j'aurais le temps...* (Si j'avais le temps...)

### ERREUR SUR L'AUXILIAIRE

*Je m'ai inscrit à des cours de natation.* (Je suis inscrit...)

*Autres exemples: Je m'ai réveillé de bonne heure. Tu t'en avais occupé hier. Je m'ai mal expliqué. s'avait trompé. Je m'ai aperçu de rien. Je m'ai les mains.*

### ET D'AUTRES CAS...

Certaines des phrases qui suivent ont été dites par des enfants, encore insouciantes des caprices de la langue. Il n'est pas impossible cependant qu'on entende, à l'occasion, dans la bouche de certains adultes. Ces tournures en font rigoler plusieurs alors que d'autres se sentent irrités.

*Il se serait fait abattu par la pègre.* (Abattre.)

*J'aimerais ça si on y allerait aujourd'hui.* (Allait.)

*Au moins, ils apprennent des choses quand allent à l'école.* (Vont.)

*L'eau bouille à 100 °C.* (Bout.)

*Faut qu'y continussent comme ça.* (Continuent)

*J'espère que ça va vous conviendre.* (Convenir.)

*Je l'ai découvert tout seul.* (Découvert.)

*Il fallait que les choses soyent bien fait.* (Soient.)

*Les animaux sontaient disparus.* (Étaient.)

*J'ai éteindu la lampe avant de me coucher.* (Éteint.)

*J'aime beaucoup la soupe que vous faites.* (Faites.)

*Les enfants jouent dans la rue.* (Jouent.)

*Il dit qu'il a lu son livre au complet.* (Lu.)

*J'aimerais que tu louses un film demain.* (Loue)

*J'avais ouvert la porte.* (Ouvert.)

*Les compagnies qui polluent les rivières.* (Polluent.)

*Avez-vous été répondu?* (Est-ce qu'on vous a répondu?)

*Est-ce qu'on vous a répondu?* (Répondu.)

*Elle a beaucoup souffri.* (Souffert.)

*Il ne nous a pas sui.* (Suivi.)

*Elle s'est teindu les cheveux.* (Teint.)

*Il vas tiendre la corde.* (Tenir.)

N'oublions pas qu'on disait autrefois en France «je voirai», très proche du verbe infinitif «voir», contrairement à ce qui est devenu la règle aujourd'hui : «je verrai».

### **Des mots tombés en désuétude**

Au Québec comme ailleurs, la langue évolue. Ainsi, divers mots et expressions, courants au Québec au début du siècle, ont pratiquement disparu aujourd'hui. En voici quelques-uns, proposés pour la plupart par Louis-Philippe Geoffrion, dans *Zigzags autour de nos parlers* : un cavalier (un amoureux) ; une créature (une jeune femme) ; une saucisse à corbillard (un hot dog) ; à tout le reste (absolument) ; parler tout à clair (distinctement) ; être bagoulard (bavard) ; une santé casuelle (fragile) ; un ouvrier déplet (prompt, expéditif, habile) ; aller hucher quelqu'un (appeler à haute voix ou frapper à la porte) ; se piéter (se hausser sur ses pieds, se dépêcher, se raidir, faire un effort) ; faire le renard (faire l'école buissonnière, s'absenter du travail) ; tomber en démente (en ruine) ; apporter son butin (ses effets personnels) ; un barbier (un coiffeur) ; une bombe (une bouilloire) ; un haim (un hameçon) ; une pelle-à-feu (une sage-femme) ; etc.

## **Les jurons (les «sacres»)**

Tirés du vocabulaire liturgique, les «sacres» font intimement partie du lexique québécois. Ces jurons semblent constituer une réaction populaire ironique à la domination religieuse qu'a connue le Québec pendant de nombreuses décennies, jusqu'aux années soixante. Les Québécois utilisent un éventail de mots à saveur religieuse là où les Français préféreront des expressions à caractère sexuel.

Avec le temps, les sacres ont perdu de leur aspect blasphématoire, même s'ils demeurent d'un niveau de langue vulgaire. Ils sont devenus pour les Québécois une manière populaire de se reconnaître entre eux. Plusieurs jeunes les emploient pour affirmer leur personnalité en défiant un interlocuteur et ils continuent de s'en servir en vieillissant. Certains observateurs affirment toutefois que les jurons cachent, chez ceux qui en usent à profusion, un manque de vocabulaire pour exprimer diverses nuances de la réalité.

Les sacres permettent avant tout de mettre de la tension, de l'émotion dans ce qui est dit. Ce sont souvent des interjections qui expriment l'étonnement ou le mécontentement. Il n'est pas nécessaire toutfois d'être très fâché pour s'en servir... On peut parsemer ses propos de différentes manières : *cibler* quelqu'un ; *qu'il fait froid* ; *une ostie de belle photo* ; *crier* quelque chose ; *câlisser un livre au bout des bras* ; *le tabarnak, il est fou...* En général, ils sont interchangeables.

Les sacres sont utilisés plus souvent par les hommes que par les femmes, plus dans les classes populaires que dans les classes instruites. Mais on les retrouve dans tous les milieux. Le phénomène s'apparente aux jurons à saveur religieuse en usage en Italie ou en Espagne. Gilles Charest, dans *Les sacres et blasphèmes québécois*, fait le tour de la question.

Les plus « graves » des jurons sont : batême, câlisse, calvaire, crisse, ciboire, crucifix, ostie, sacrement, saint-simonaque, tabarnak, viarge, etc. Voici les types d'utilisations courantes, avec équivalent proximatif :

*« Tu parles d'une crisse de belle fille ! (Super.)*

*« C'est un crisse d'idiot ! (Il est drôlement idiot.)*

*Je crisse mon camp demain pour la Floride. (Je pars, je me taille.)*

*Ils l'ont crissé dehors pour incompetence. (Congédier, saquer, virer.)*

*Je suis en tabarnak ! (En furie.)*

*Ostie que ça m'écoeure cette affaire-là ! (Merde ! Bordel !)* **R.** On entend aussi « estie ».

*Ah ben, saint-simonaque, si c'est pas mon ami Gilbert ! (Putain !)*

*Il faut que je recommence tout, ciboire. (Bordel !)*

*Il aurait dû lui câlisser une bonne volée à cet imbécile. (Donner une râclée.)*

*Voyons sacrement ! J'ai encore un problème. (Merde !)*

*Ostie de crisse de câlisse de tabarnak ! Tassez-vous gang d'épais ! Salauds ! (Poussez-vous ! Connards ! Enfoirés !)*

D'autres jurons, dont certains sont de simples dérivés des précédents, s'avèrent plus légers, plus « acceptables », socialement parlant. Ils peuvent épicer bien des conversations : batêche, batinse, bondance, bonguienne, bonyeu, bozwell, câliboire, câlique, câline, caltor, calvasse, calvinse, carrosse, christophe, ciarge, cibole, clif, cristal, cristi, jériboire, jéritole, joual vert, maudit, mautadit, mosusse, ostination, ostindebeu, sacrifice, saint-crème, sainte-bénite, saint-croche, souffrance, tabarnache, tabarnouche, tabarouette, tabarslak, torpinouche, torrieu, torvis, verrat, viande à chien, vinguienne, vlimeux, etc.

*C'est un beau blues en câline ! (C'est vraiment un beau blues.)*

*C'est une torrieuse de bonne idée ! (Géniale.)*

*Tabarouette que tu cours vite ! (Oh !)*

Les Québécois trouvent en général amusant et des étrangers saisissent le rôle et l'utilisation des « sacres » dans le langage oral. Cependant, si un étranger se met à en abuser, les Québécois pourraient penser qu'il veut se moquer d'eux... Les Québécois ont en général un bon sens de l'humour. Ils n'hésitent pas à rire de leurs propres travers. Par contre, lorsqu'on parle de langue, de politique, de nourriture, de religion et d'attraites touristiques, certains sont plus susceptibles, plus chatouilleux et d'autres.

## Masculin ou féminin ?

Au Québec, des mots (notamment ceux qui commencent par une voyelle) changent parfois de genre dans le langage courant. Voici donc les plus fréquents qui passent occasionnellement du masculin au féminin : une accident, une acétate, une acompte, une aéroport, de la bonne air, une annuaire, une bonne appétit, une aquarium, de la grosse argent, une arrêt, une ascenseur, une asphalte, une autobus, une avion, une cantaloup, une diabète, une éclair, une écran, une échange, une entracte, une escalier, une escompte, une étage, une été, une exemple, une gang, une habit, une haltère, une harmonica, une hélicoptère, une hiver, une hôpital, une nouvelle horaire, une hôtel, une grosse impact, une intervalle, de belles jeans, une job, une belle orage, une orchestre, une oreiller, une grosse orteil, une pamplemousse, une pétale de fleur, une pore de la peau, une radis, une rail de chemin de fer, une sandwich, une tentacule, une testicule, une toast, etc.

Il arrive que l'on entende des phrases du genre : *C'est dans la même ordre d'idée. C'est la seule endroit où on peut en trouver. Il reste juste une petite espace. Il a une belle avenir devant lui. Ils ont la même âge.*

Par ailleurs, les Européens sont toujours surpris de la forte tendance, chez les Québécois, à féminiser. La « mairesse » y est bien une femme qui a été élue à la mairie et non la femme du maire. Une « professeure » y est aussi respectable qu'un professeur. On dit une « distributrice à sandwichs ». On fait parfois « de la motocross ».

Il n'y a qu'au Québec qu'un regroupement professionnel, l'Association des orthopédagogues du Québec, aura l'audace de publier un dépliant qui présente ses membres au féminin seulement, avec une mention coquine : « le féminin inclut le

masculin », sous prétexte que plus de 80 % de ses membres sont des femmes.

Parfois, le masculin prend sa revanche. Il arrive que l'on entende : *J'ai reçu un circulaire*, au lieu de *une*. *J'ai été opéré pour un hernie discal*. *J'ai fait un erreur*. *Je veux faire agrandir mon garde-robe*. *On trouve ici un bel atmosphère*. *J'ai utilisé du fil de verre*. Pareillement : un abeille, un ambulance, un araignée, un armoire, un cellophane, un écharpe, un entrevue, un étable, un horloge, un hypothèse, un jeep, un moustiquaire, un offre, un once, un orange, un radio, un tumeur, etc.

## L'automobile et le garage

**D**ans le domaine de l'automobile, les anglicismes abondent au Québec. Les efforts sont louables pour franciser les termes techniques. Preuve que c'est possible: «J'ai un pneu crevé» parvient souvent à remplacer «Mon *tire* est *flat*». «Mon pare-brise est fêlé et mes essuie-glaces ne fonctionnent plus» se dit autant que «Mon *windshield* est pété et mes *wipers* marchent pus». Malgré tout, le vocabulaire anglais est difficile à déloger...

Se rendre au garage au Québec est souvent l'occasion de faire connaissance avec les mots suivants, calqués de l'anglais pour la plupart:

**B**: le *balancement* des roues (équilibrage), le *ball joint* (joint à rotule), les *basses* (feux de croisement), le *bazou* (guimbarde), les *bearings* (roulements à billes), *booster* (survolter), *braker* (freiner), les *brakes* (freins), le *bumper* (pare-chocs);

**C**: le *camshaft* (arbre à cames), le *cap de roue* (enjoliveur), le *char* (voiture), *chauffer* (conduire), *chécker* (vérifier), le *check-up* (vérification), le *choke* (étrangleur, starter), la *clutch* (pédale d'embrayage), le *coffre à gants* (boîte), *cramper* les roues (braquer), le *crankshaft* (vilebrequin), le *criard* (klaxon);

**D**: le *dash* (tableau de bord), *déclutcher* (débrayer), *défroster* (dégivrer), à la *dump* (à la ferraille);

**E**: *s'écarter* (se perdre), *embarquer* (monter en auto), l'*embouteillage* (bouchon), l'*exhaust* (système d'échappement);

**F**: la *fan* (ventilateur), *flasher* (clignoter), les *flasheurs* (clignotants), le *flat* (crevaisin), le *frame* (châssis);

**G**: le *gaz* (essence), *peser sur le gaz* (appuyer sur l'accélérateur), *prendre du gaz* (prendre de l'essence), le *gasket* (joint), la *gear* (roue d'engrenage),

*grafigné* (rayé), la *gratte* (grattoir), la *grille* (calandre), le *gauge* (contrôleur de pression, jauge);

**H, I, J**: les *hautes* (feux de route), le *hood* (capot), *changer d'huile* (vidanger le carter), l'*intak* (tubulure d'admission), le *jack* (cric);

**L**: les *licences* (plaque d'immatriculation, permis de conduire), le *lift* (pont élévateur), les *lumières* (feux de circulation);

**M**: le *manifold* (collecteur d'échappement), le *miroir* (rétroviseur), la *minoune* (bagnole), le *millage* (kilométrage), le *muffleur* (pot d'échappement);

**N, O**: être *au neutre* (au point mort), la *nut* (écrou), le *one-way* (sens unique);

**P**: le *pick-up* (camionnette), *faire du pouce* (à l'auto-stop), le *power-brake* (servo-frein), le *power steering* (direction assistée), *pucké* (bosselé);

**R**: le *rack* (porte-bagages), la *remorqueuse* (déparneuse), la *ride* (randonnée), le *rim* de roue (jante), le *rocker* (culbuteur), la *roulotte* (caravane), le *rus* (heure de pointe);

**S**: le *shaft* (arbre de transmission), *shirer* (glisser), les *shocks* (amortisseurs), *souffler* (gonfler), la pièce de *spare* (pièce de rechange), le *spare* (roue de secours), les *springs* (ressorts), *staller* (caler, étouffer), *starter* (faire démarrer), le *starter* (démarrateur), le *steering* (direction), la *strap* (courroie);

**T**: *timer* l'allumage (régler), la *tank à gaz* (réservoir à essence), la *tête de cylindre* (culasse), les *tire* (pneus), lever le *top* de l'auto (capote), *tower* (remorquer), le *trafic* (circulation), le *traile* (remorque), la *tripe* (chambre à air), le *trouble* du moteur (panne), le *tune-up* (mise au point);

**U, V, W**: le *u-turn* (demi-tour), la *valise* (coffre), la *valve d'exhaust* (soupape d'échappement), la *va* (camion lourd), le *windshield* (pare-brise), le *wipe* (essuie-glace), etc.

On peut aussi savourer des perles du genre : *Passe-moi le wrench (clé), y a une bolt (boulon) qui est slack (relâchée)*. Ou bien : *Tchèque (vérifie) donc si la drill (perceuse) est dans l'truck (camion)*. *Peser sur la suce* veut dire : accélérer. *Rouler à planche* signifie : avoir la pédale d'accélération au plancher.

## Les premiers contacts avec la langue parlée au Québec

Deux Français et deux Africains témoignent

Qu'a-t-elle de si spécial la langue parlée au Québec ? Comment s'y adapte-t-on ? Voici quelques jeunes adultes étrangers, s'exprimant couramment en français, qui ont eu à vivre l'expérience d'immersion dans la culture québécoise. Deux viennent de France, les deux autres sont africains.

Thomas (de Paris), Philippe (de Lille), Mimosa (de Yaoundé) et Roger (de Libreville) ont séjourné au Québec. Quelles ont été leurs premières impressions ? Quelles difficultés ont-ils rencontrées ? Voici brièvement le bilan qu'ils font de leur intégration.

### Le « hood du char »

C'est dans un garage que Thomas a vécu l'expérience linguistique la plus « exotique » durant son séjour au Québec. La voiture qu'il s'était achetée a eu besoin un jour de quelques réparations, et ce sont des mécaniciens qui l'ont initié à un lexique qui a beaucoup emprunté à l'anglais. « Ouvre le *hood*. » « Ta *strapping* est usée. » « Est-ce que ta *tank à gaz* est pleine ? » Le *bumper*, le *tire*, le *station-wagon*, les *wipers*, le *choke*, etc. Il a dû demander des explications plus d'une fois et, heureusement, on lui a répondu gentiment.

Cependant, dans ses lectures, Thomas voit une autre différence de fond entre le français de France et celui du Québec. Et ce n'est pas d'abord à cause du vocabulaire. « En France, explique-t-il, il est important de tenir compte de l'esthétique quand on écrit. Dans une revue ou un journal, par exemple, la forme, la beauté du style ont autant de valeur que le contenu. Aux États-Unis, ce qui est important, c'est l'efficacité d'un texte, son pragmatisme. Celui-ci doit avant tout dire quelque chose, et la manière

présenter ce contenu est secondaire. En cela, je crois que les Québécois, même avec leur caractère latin, sont plus proches des Américains que des Français. Et cela se reflète dans leur manière de parler, de travailler.»

Pour un étranger, affirme Thomas, les Québécois sont plus difficiles à comprendre lorsqu'ils parlent entre eux. «Ils s'expriment alors très vite et laissent tomber quelques syllabes. Ce qui devient plus difficile à saisir pour une oreille peu habituée.»

Il constate aussi que tout le contexte culturel est différent entre le Québec et la France. «Je vais voir des films français avec des amis québécois et je me rends compte qu'on ne rit pas toujours aux mêmes endroits. Il y a des jeux de mots, des références qui sont typiquement français.»

Quelques particularités ont frappé Thomas. Ainsi, au Québec, on compte les étages généralement à la manière américaine. Le rez-de-chaussée équivaut au premier étage; le deuxième étage au Québec, c'est comme le premier en Europe. Pareillement, l'expression «cette fille est *ben fine*» ne se comprend pas de la même façon partout. Au Québec, le terme a le sens de: gentille, aimable. En France, l'expression peut équivaloir à: svelte, équilibrée, ou même cultivée, sophistiquée.

Thomas croit que les Québécois ont intérêt à mettre en valeur leurs expressions typiques, leurs tournures de phrases. Par contre, il pense que les Québécois devraient faire davantage attention à leur prononciation et faire plus d'efforts, lorsqu'ils s'expriment, dans la recherche du mot juste. Il déplore aussi que quelques-uns ne connaissent pas le bon genre de certains mots: «ascenseur», «autobus», «avion» et «exemple» sont des mots masculins.

### *Choc culturel*

Philippe savait, en arrivant au Québec, que le français de France et celui du Québec puisaient aux

mêmes racines. Mais il s'est vite rendu compte «la langue parlée au Québec est rattachée à une identité culturelle très différente». Ce fut avant tout un choc culturel. «Dans le quotidien, les tournures de phrases n'étaient pas les mêmes. Il y a des mots que je ne comprenais pas. Je découvrais un nouveau monde. J'essayais de deviner le sens exact de certains mots, de certaines expressions. Ce n'est pas seulement l'accent qui est différent. Ça prend quelque temps avant de se sentir vraiment familier.»

Ainsi, explique-t-il, une serveuse dans un restaurant lui a dit, sur un ton aimable mais vif: «C'est votre goût?» Ce sont des mots tout à fait français mais les serveuses et serveurs en France n'ont pas l'habitude d'utiliser cette formule. On y entend plutôt: «C'est bon?», «Ça va bien?», «Ça va-t-il?», «Ça plaît?» ou quelque chose du genre. Philippe a dû faire répéter trois fois avant de comprendre. Pareillement, il n'a pas saisi du premier coup quand la même serveuse lui a dit: «Est-ce que vous voulez payer tout de suite? J'ai fini mon *chiffre* [mon quart de travail]».

Philippe trouve amusantes des expressions qu'il n'avait jamais entendues avant de venir au Québec: «Tranquillement pas vite» (lentement); «C'est pas pire» (c'est bien); «Ça n'a pas de sens» (c'est stupide); «Je suis tanné» (fatigué, lassé); etc. Il a dû s'habituer à la prononciation particulière de mots comme: pain, Pâques, lentement, etc.

Philippe croit que les Québécois ont une tendance naturelle à épurer leur langue lorsqu'ils parlent avec des francophones venant d'autres pays. «Ils font beaucoup d'efforts pour qu'on les comprenne plus facilement. Il lui est arrivé, par exemple, d'écouter des gens parler rapidement ensemble, et, dit-il, «j'avoue que j'ai eu, à certains moments, le sentiment d'entendre une langue étrangère». Pour lui, le visiteur doit, tout comme le Québécois, faire son bout de chemin pour trouver un terrain de compréhension mutuelle.

Philippe se dit surpris, agacé de voir que certains Québécois se moquent du chanteur Roch Voisin.

lorsqu'il va en France, simplement parce qu'il parle français en utilisant un niveau de langue plus international. «En France, Roch Voisine se considère davantage comme un francophone que comme un Franco-Québécois ou un Acadien. Richard Desjardins, lui, se présente en France comme un Québécois typique, avec sa personnalité propre. Voisine a déjà dit: "Je parle en France pour me faire comprendre par eux." Je ne vois pas ce qu'il y a de mal dans cette approche.»

Philippe conclut: «À mon avis, les Québécois ont intérêt à garder leur identité culturelle, leur originalité, tout en se rattachant à une langue française internationale. Les deux aspects me semblent compatibles.»

### *Un chant nasillard*

Lorsque Mimosette a mis les pieds pour la première fois au Québec, arrivant de son Cameroun natal, elle a eu l'impression que les gens chantaient. Mais le chant n'était pas toujours mélodieux: les sons étaient parfois nasillards et certains mots semblaient articulés avec une certaine paresse.

Mimosette n'a pas été surprise d'entendre les Québécois utiliser une langue différente de celle de France. «Au Cameroun, en plus du français et de l'anglais, il y a près de 500 dialectes. Il y a donc beaucoup de variations et de mélanges de langues.» Elle donne l'exemple suivant d'une expression française typique de son pays, inspirée d'un dialecte local: «Regarde comment il fait son visage», qui signifie «Regarde la mine qu'il a».

Après un certain temps, ce qui l'a étonnée le plus au Québec, c'est le phénomène de «traduction». «Souvent, par exemple, quand j'ai une discussion avec un groupe de Québécois, on prend la peine, à certains moments, de me traduire dans un français plus général ce qui a été dit, pour que je comprenne bien. C'est amusant.» Pourquoi ce phénomène de

répétition? Deux raisons, constate-t-elle. D'une part parce que les propos de la discussion entre Québécois sont dits rapidement. D'autre part, parce qu'il existe souvent un double vocabulaire, l'un pour la langue de tous les jours, l'autre pour la langue plus conventionnelle, plus normalisée.

Mimosette a été surprise un jour d'entendre un voisin lui dire qu'elle allait «chercher son char». Elle a imaginé un instant qu'il s'agissait d'un char d'assaut! N'empêche qu'après quelques semaines, dit-elle, on s'habitue à la langue québécoise. «Il m'arrive même de sacrer un peu, juste pour rigoler...»

### *«J'en ai pas pantoufle...»*

Originaire du Gabon, Roger a fait ses études collégiales et universitaires au Québec. Il se rappelle encore quelques expressions et intonations québécoises qui les surprenaient, lui et ses amis, à leur arrivée: «Il y avait un professeur de biologie qui parlait du "sang" et je comprenais "sein". Il prononçait "gropé" au lieu de "groupe". Et quand il disait "pantoute", j'entendais "pantoufle", et je me demandais ce que ce mot venait faire dans la conversation!» Il se souvient aussi du mot «aréopole» (plutôt que «aéroport») et de quelques expressions curieuses: «Il n'y a pas personne» ou «Peux-tu barrer la porte?» «J'ai longtemps pensé que ça voulait dire simplement "refermer" la porte, et non pas la fermer à clé...»

Heureusement, Roger a toujours pu compter sur ses sympathiques amis québécois à qui il pouvait facilement demander le sens des nouvelles expressions qu'il entendait, ce qu'il considérait comme un enrichissement culturel. Cependant, il avoue avoir eu beaucoup de difficulté à comprendre certaines émissions d'humour à la télévision... Des jeux de mots parfois intraduisibles, dans une langue souvent brouillonne...

«Malgré la distance avec la France, affirme-t-il, les Québécois se débattent avec vigueur po

préservé la langue française en Amérique du Nord. » Ce qui le surprend le plus, par contre, c'est que beaucoup de gens au Québec ne font pas la différence entre les niveaux de langue, ne savent pas quand changer de degré : le niveau populaire, l'argot, et le niveau français international, conventionnel. « Ça donne l'impression que certains ne maîtrisent ni l'un ni l'autre. C'est difficile parfois de situer le niveau de la conversation avec les Québécois : amical ou officiel ? privé ou public ? Il y a comme un manque de conventions qui surprend un étranger. »

Dans plusieurs pays de l'Afrique noire (sur la côte ouest du continent), le français est la langue officielle, utilisée à l'école, au travail et dans les médias. « Par rapport au français parlé en France, il y a quelques différences dans l'intonation, le débit des phrases, mais il y a peu de différences dans le vocabulaire, sauf dans quelques expressions d'argot. Beaucoup d'enseignants français travaillent dans nos écoles, et nous avons le même système d'éducation qu'en France. Le français parlé au Gabon ressemble beaucoup plus, selon moi, au français de France que le français qui est parlé au Québec. »

Dans les pays de l'Afrique noire francophone, il existe, en plus du français, des dizaines de langues indigènes. « Entre nous, Africains, il arrive que l'on utilise plusieurs langues dans une même conversation, selon les personnes à qui on s'adresse, mais on mélange rarement les mots de deux langues dans une même phrase. Les Québécois, eux, s'adressent à un étranger en ajoutant à leurs phrases des mots anglais et des tournures de "joual". Cela m'a toujours surpris. »

Sa conclusion : « Je crois qu'il est important de savoir qu'il y a dans une langue un niveau conventionnel qui facilite la communication. Tout en conservant leur langage typique, les Québécois auraient intérêt à instaurer une discipline auprès des jeunes, par l'entremise des éducateurs, des parents, des médias. Il faudrait leur enseigner : ça, c'est la langue populaire, la langue de la rue, et ça, c'est la langue

officielle, pour les occasions spéciales : en classe, travail, à la radio, etc. Par exemple, les professeurs devraient faire connaître les expressions correctes on peut sans doute dire, entre amis, un "bumper" des "pads" ou "pantoute", mais les jeunes devraient savoir qu'il y a des occasions où il faut dire "pas de chocs", "jambières" ou "pas du tout". Je crois que les Québécois auraient intérêt, pour l'avenir de la langue, à faire la part des choses entre les différents niveaux. C'est tout à fait possible. »

\*

\*\*

Les Québécois semblent avoir, au fil des ans, pris une place importante sur la scène internationale francophone, grâce aux relations culturelles, politiques et économiques. « Lorsque je suis parti de France pour venir ici, explique Thomas, le Canada, pour moi, c'était un grand pays francophone, avec quelques anglophones à chaque bout. » Mimosette ajoute : « Au Cameroun, j'avais la même impression... »

En réalité, le Québec compte plus de 7 millions d'habitants, dont plus de 80 % sont francophones. Mais dans l'ensemble du Canada, on recense 30 millions de personnes, et à peine 25 % sont francophones.

## Les cousins d'Acadie

Même si la plupart des Acadiens vivent en dehors du Québec, les liens sociaux et culturels entre les deux communautés sont importants. Ce sont des voisins et des cousins. Et leur accent est facilement identifiable par les Québécois.

Les ancêtres des Acadiens provenaient en majorité de la région du Poitou (La Rochelle), au centre-ouest de la France, alors que les premiers Québécois sont partis principalement du nord de la France. Aujourd'hui, l'Acadie se définit comme un pays sans frontières. Le foyer des Acadiens occupe tout le nord et la côte est du Nouveau-Brunswick. Des Acadiens vivent également au Québec (plus d'un demi-million, principalement dans le sud de la Gaspésie, aux Îles-de-la-Madeleine, à Montréal, à Trois-Rivières), en Nouvelle-Écosse (surtout au nord de Yarmouth), à Ottawa, à l'Île-du-Prince-Édouard, à Terre-Neuve, en Nouvelle-Angleterre, en Louisiane, au Texas... Une diaspora.

Plus on s'éloigne du Québec et du nord du Nouveau-Brunswick, plus le français parlé par les Acadiens est malaisé et plus il est influencé par la langue anglaise. D'ailleurs, la majorité des Acadiens parlent également l'anglais et ont, de par leur statut minoritaire, une expérience de société très différente de celle du Québec.

Ainsi, aussitôt qu'un anglophone arrive dans un groupe d'Acadiens, il est d'usage de passer à la langue anglaise. De la même façon, les Acadiens ne sont pas trop offusqués lorsque les affiches ou le service à la clientèle dans un restaurant ou un magasin ne sont offerts qu'en anglais, ce qui ferait sursauter (et rouspéter) tout Québécois francophone dans son propre milieu. Cela n'empêche pas les Acadiens d'être très fiers de leur langue et de leur ascendance. L'été, chaque

village acadien organise son festival, et le drapeau acadien flotte partout au cœur des réjouissances. La ténacité des Acadiens à conserver leurs racines mérite une admiration profonde.

Et l'accent? En Acadie, les «an» ressemblent à de «on»: «comprondre» (comprendre), «je ponse» (j' pense), «donser» (danser). Les «i» sont perçants comme en Gaspésie: «une viille» (une ville). Le «k» vient davantage du fond de la bouche et sort comme un coup de fouet: «Karonte ons» (quarant ans), «en tont k'Acadium» (en tant qu'Acadien). On entend parler de «droâ» et de «loâ» (droit et loi), alors qu'au Québec on prononce «droè» et «loè». Les mots «demain» et «de rien» sonnent comme: «deman» et «de rian». On dit «tu avas» pour «tu avais». En Nouvelle-Écosse, les «ch» se changent résolument en «h»: «va t'hanher» (changer), «déhâ» (déjà), «le heveux» (cheveux).

Pour dire des expressions comme «un p'ti peu» ou «ch'te rappelle pluse tor (plus tard)», les Acadiens mettent un accent tonique sur «p'ti» et «plus», alors qu'au Québec l'accent dominant va sur le deuxième mot: «peu» et «tard». Un Acadien dira: «Ç'a été d fun de jaser avec vous»; le Québécois dira: «Ç'a été l fun de jaser avec vous» (plaisant). L'Acadien dira «c'est pas ça en toute!» plutôt que «... pantoute!» (pas du tout).

Il existe dans les régions acadiennes des mots et des expressions pratiquement inconnus au Québec. En voici quelques-uns: «bâsir» (disparaître d'un coup), «s faire flauber» (se faire voler), «frolic» (fête champêtre), «haller» (tirer vers soi), «lèche» (vers de terre), «rigolet» (petit ruisseau), «partir sur une ripousse» (à toute vitesse), «sourd» (égout), la «cabale» (les élections), etc.

Les Acadiens utilisent également certains mots anglais moins courants au Québec, comme la «gravy» (sauce), la «grocery» (épicerie), la «pantry» (dépendance).

ou un « take-out » (service à l'auto, mets pour apporter). On utilisera des termes comme : « participer dans... » (à), « je vais vous parler sur... » (de) ou « le point que je veux faire... » (je veux faire le point sur...). Il arrive que l'on entende, dans les milieux les plus anglicisés, des tournures comme : « Veux-tu backer dans piscine ? » (*go back*, retourner), « As-tu régistré bétôt ? » (*registered*, t'es-tu inscrit tout à l'heure ?), « J'ai été enseigné à cette école » (j'ai étudié...) ou « de treize trente à seize » (de treize heures trente à seize heures).

Et, bien entendu, dans l'affichage public (dans les commerces privés particulièrement), on trouve plus qu'au Québec des expressions non traduites en français : les « No vacancy » (complet), les « Dairy bar » (comptoir laitier), les « Fish market » (marché de poisson), les « Real estate » (maison à vendre), les « Service center » (centre de service), les « Cashstop » (guichet automatique), les « Open », « Close », « Entrance » et « Exit » (ouvert, fermé, entrée, sortie) sont courants.

Au Bureau de renseignements touristiques de Shédiac, un guide peut, gentiment et en français, inviter un touriste à consulter la « map » (carte routière) pour vérifier quel « exit » (sortie) il faut prendre pour circuler sur la « route cénique » (calque de l'anglais : « scenic road », qu'on traduit généralement en français par « route panoramique »).

L'important, c'est que les Acadiens, les Québécois et les francophones du monde entier réussissent à bien se comprendre, à partager leurs expériences, à s'enrichir mutuellement de leur diversité. Qui, dans la francophonie d'aujourd'hui, n'utilise pas de mots anglais dans son vocabulaire ?

## Quelques éléments d'histoire

**1534** : Jacques Cartier débarque à Gaspé, puis fréquente les Amérindiens de Stadaconé (Québec) et d'Hochelaga (Montréal).

**1608** : Samuel de Champlain fonde la ville de Québec.

**1642** : Paul de Chomedey de Maisonneuve établit un site de colonisation à Montréal. Dans les décennies qui suivent, quelques milliers de colons, avec leurs accents variés, arrivent de diverses régions de France (principalement de Normandie et du Centre-Ouest) pour s'implanter sur les territoires bordant le fleuve Saint-Laurent. Ces gens, souvent de condition modeste, auront une progéniture nombreuse. En plus de se multiplier sur les rives du Saint-Laurent, ces Français commencent à explorer l'Amérique du Nord vers le sud et l'ouest. Cependant, les relations tendues entre la France et l'Angleterre auront des répercussions jusqu'en terre d'Amérique.

**1755** : Les Acadiens sont déportés du territoire qu'ils occupaient dans l'actuelle Nouvelle-Écosse.

**1759** : Les Anglais gagnent la bataille des Plaines d'Abraham, à Québec.

**1763** : Avec la signature du traité de Paris, la Conquête anglaise met fin au régime français en Amérique du Nord. Une partie de l'élite francophone est retournée en France. Le pouvoir politique et économique appartient maintenant aux Anglais. Les liaisons entre la France et le Québec deviennent alors très limitées. Le Québec est orphelin. De France, seuls quelques riches aventuriers et quelques curés en quête de conversions viendront à l'occasion constater que l'on parle encore un français de belle qualité outre-Atlantique. (Selon Henriette Walter, dans son livre *Le français dans tous les sens*, ce n'était pas du tout, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le français pur et